

coucher. C'est-à-dire que Gunga Dass me donna une double brassée de chiendent sec que j'enfonçai dans l'ouverture du premier terrier à droite du sien, suivant moi-même les pieds en avant. Le trou, légèrement incliné, avec un revêtement de charpente en bon état, pénétrait à neuf pieds environ dans le sable. De ma tanière, qui faisait face à la rivière, je pouvais suivre du regard le tournant du Sutlej sous la lumière de la jeune lune, et me préparer à dormir le mieux que je pourrais. Je n'oublierai jamais les horreurs de cette nuit. Ma tanière était à peine plus large qu'un cercueil, et ses parois étaient une surface grasse et polie à l'usure et au contact d'innombrables corps nus ; elle exhalait par surcroît une odeur abominable. Le sommeil était tout à fait hors de question dans l'état de surexcitation où je me trouvais. Comme la nuit avançait, il me sembla que l'amphithéâtre entier s'emplissait de légions impures de démons qui, sortant en troupes des bancs de sable là-bas, venaient railler les malheureux jusqu'au bord de leurs tanières.

Personnellement, je ne suis pas d'un tempérament imaginaire, — il y a très peu d'ingénieurs dans ce cas, — mais, en cette occasion, je me trouvais aussi complètement prostré de terreur nerveuse qu'une femmelette. Au bout d'une demi-heure ou à peu près, je me retrouvai toutefois en état de repasser avec calme mes chances d'évasion. Toute issue par les murailles de sable à pic était d'abord impraticable. J'en avais acquis l'entière conviction dès le début. Il était possible, tout juste possible que, à la faveur d'une lune incertaine, j'affronte heureusement le risque des balles. L'endroit prenait pour moi un tel caractère de terreur, que je me sentais prêt à braver n'importe quel danger pour en sortir. Imaginez alors mon ravissement quand, après avoir rampé furtivement jusque devant la rivière, je découvris que le bateau infernal n'était plus là. Quelques pas encore, et c'était la liberté !

En me dirigeant sur le bras mort qui baignait le pied saillant de la corne gauche du fer à cheval, je pouvais le passer à gué, tourner le flanc du cratère et marcher vers la terre ferme. Sans un moment d'hésitation, je dépassai rapidement les mottes où Gunga Dass avait tendu son piège à corneilles, et m'avançai dans la direction du sable blanc uni qui s'étendait au delà. Mon premier pas, en quittant les touffes de gazon desséché, me montra l'absolue vanité de tout espoir d'évasion ; car, en posant le pied, je sentis un indescriptible mouvement d'aspiration, de ventouse dans le sable que je foulais. En un instant, ma jambe disparaissait, engloutie presque à hauteur du genou. Dans le clair de la lune, toute la surface du sable semblait danser de joie diabolique devant ma déception. Je me tirai de là à grand-peine, suant de terreur et d'effort, regagnai les mottes restées derrière moi et tombai la face contre terre.

Jack Fish Lake, Juillet 16, 1900.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LIMITED.

MESSIEURS, — Veuillez m'expédier des Bouteilles de "*Stanton's Pain Relief*" pour le montant ci-inclus. Vous m'en avez envoyé 12 bouteilles il y a quelque temps, et je pense que cette médecine mérite beaucoup plus d'éloges que vous n'en faites. Elle vaut son pesant d'or, et je ne voudrais pas rester sans en avoir dans la maison. J'ai vendu plus que la moitié du premier lot, que vous avez envoyé, à mon voisin. Je demeure votre obéissante servante,

MADAME JULES GAGNÉ,

Jack Fish Lake, N.W.T.

Ma seule voie d'évasion du cirque était défendue par des sables mouvants !

Combien de temps restai-je là, je n'en ai pas la plus légère idée ; mais je fus réveillé à la fin par le ricanement pervers de Gunga Dass à mon oreille.

— Je vous conseillerais, protecteur du pauvre (le bandit parlait en Anglais), de retourner dans votre maison. C'est malsain de coucher ici. En outre, quand le bateau va revenir, vous vous ferez sûrement tirer dessus.

Il se penchait sur moi, dans la terne lueur de l'aube, en ricanant doucement en lui-même. Réprimant ma première envie de saisir l'homme par le cou et de le jeter au sable mouvant, je me levai sans rien dire et le suivis jusqu'à la plate-forme au seuil des repaires.

Soudain, et, tout en parlant, je sentais l'inanité de ma question, je demandai :

— Gunga Dass, à quoi bon le bateau s'il n'y a vraiment aucun moyen de s'échapper ?

Je me rappelle que, au plus profond de mon angoisse, j'avais été hanté vaguement par l'idée du gaspillage de munitions que représentait la garde d'une rive bien couverte déjà.

Gunga Dass rit encore et répondit :

— Ils n'ont le bateau que dans le jour. C'est parce que *il y a un moyen*. J'espère que nous aurons le plaisir de votre compagnie longtemps encore. C'est un endroit fort agréable quand on y est resté quelques années et qu'on a mangé des corneilles rôties pendant assez de temps.

Hébété, sans plus de résistance, je gignai en chancelant le terrier fétide qui m'était échu, et je m'endormis.

Une heure plus tard environ, je fus réveillé par un cri perçant, le cri aigu et déchirant d'un cheval blessé. Ceux qui l'ont entendu une fois n'en oublient jamais le son. J'éprouvai quelque difficulté à ramper hors du terrier. Une fois dehors, je vis Pornic, mon pauvre vieux Pornic, étendu mort sur le sable. Comment l'avaient-ils tué, je ne peux pas deviner. Gunga Dass expliqua que le cheval valait mieux que la corneille, et que "le plus grand bien du grand nombre" est une maxime politique.

— Nous sommes ici une République, Mister Jukes, et vous êtes autorisé à prendre une juste part de la bête. Si vous voulez, nous vous voterons des remerciements. Je propose le vote !

Oui, nous étions une République, en vérité. Une République de bêtes fauves parquées au fond d'un trou, pour manger, se battre et dormir jusqu'à l'heure de la mort. Je ne tentai aucune espèce de protestation, et me bornai à m'asseoir en fixant mes yeux fascinés sur le hideux spectacle que j'avais devant moi. En moins de temps peut-être qu'il ne m'en faut pour l'écrire, le corps de Pornic fut partagé par quelque ignoble procédé ; les hommes et les femmes en traînaient les débris sur la plate-forme et préparaient leur repas du matin. Gunga Dass faisait ma cuisine. Le besoin presque irrésistible de fondre à nouveau sur les murailles de sable jusqu'à épuisement complet, s'empara de moi, et je n'eus pas trop de toute ma force pour me contraindre. Gunga Dass se montra d'un facétieux offensant jusqu'à ce que je lui dise que s'il m'adressait une autre observation, quelle qu'elle fût, je l'étranglerais sur place. Cela la fit taire, puis le silence devint insupportable, et je lui ordonnai de dire quelque chose.